

PAYSAGES ET IDENTITÉ

Conférence débat du 14 novembre 2017

BERNARD ASSO

Le 20 octobre 2000 à Florence était adoptée, sous l'égide du Conseil de l'Europe, la « convention européenne 2014 ».

Ses auteurs insistent dès le prime abord sur la dimension patrimoniale tant sur le plan culturel que naturel du paysage qu'il soit remarquable, quotidien, urbain, rural, terrestre ou aquatique.

Ainsi, selon la convention « *le paysage est une partie du territoire, perçue par les habitants des lieux ou les visiteurs, qui évolue dans le temps sous l'effet des forces naturelles ou de l'action des êtres humains* ».

Force de constater que ce mot est lui-même à la confluence d'autres concepts.

Pour les cités en préliminaires : patrimoine, architecture, imaginaire, écologie, idéologie, identité.

Le professeur Legoff, en 1997, lors du colloque « Patrimoine et passions identitaires » notait que ces deux notions, lentement élaborées, tantôt séparément, tantôt en symbiose, renvergent aujourd'hui.

Impliquant la continuité, elles deviennent problématiques de façon chaude, parfois dramatique, dans les situations de rupture, de changement de pensés.

Pour la France, comme pour l'Europe, la première manifestation de cette convergence vint après les révolutions de 1785, de 1848, l'époque des Empires, la révolution industrielle, le croisement entre l'individuel et le collectif et le mouvement romantique.

C'est Guizol en France qui créa en 1837 la commission des monuments historiques. Le patrimoine associé au romantisme a insufflé une dimension sacrée à la mémoire des lieux.

La seconde manifestation de cette convergence a eu lieu au XXème siècle en contrepoint de l'exaltation de la modernité.

L'invocation du patrimoine dans toutes ses formes fût une quête de racines pour mieux poser le Nous et les Autres.

Pierre NORA écrira « *nous sommes passés d'un patrimoine historique à un patrimoine social plus revendiqué qui hérite, et un patrimoine visible, matériel à un patrimoine invisible, immortel* ».

L'imaginaire des peuples, dans leurs passions identitaires, alors que la globalisation les déracine, s'inscrit dans la recherche de ce qui les pérennise.

Le recours à la forêt germanique dans l'écologie allemande participe aujourd'hui d'une volonté symbolique gouvernant idéologie et pérennité.

L'architecture n'est pas en reste dans ces mouvements, la manière de bâtir, le choix des matériaux, des décorations sont dominés par cette querelle de la modernité et de la tradition, le bâti d'aujourd'hui sera-t-il le patrimoine de demain ? Doit-on aller plus avant sur la notion de paysage urbain ? Peut-on accepter l'intrus dans ce qui paraît hérité mais les identités urbaines ne sont-elles pas aussi le fruit des échanges culturels ?

Ce retour de l'identité porte en effet sur l'architecture.

Opposition aux pouvoirs de la globalisation :

Cette vision plus forte et plus actuelle de l'identité peut être illustrée par de multiples exemples :

Le retour en Europe de la notion de fierté nationale, l'émergence de nombreux mouvements sociaux liés à une thématique identitaire, le retour sur le devant de la scène d'un mode de vie et de consommation local, la déclaration d'appartenance à un groupe et à ses valeurs trouve un nouveau souffle avec les possibilités offertes par les réseaux sociaux. Existe-il en architecture une réaction analogue ?

Il est peut-être encore trop tôt pour y répondre. Cependant, et notamment en ce qui concerne les constructions en milieu alpin, on note un intérêt renouvelé pour des formes et des matières qui expriment une appartenance au lieu, contrairement à la vague des années 70.

Ainsi la diminution de l'importance des conditions sociogéographiques locales induite par la globalisation est contrebalancée par une réaction identitaire à l'échelle locale et nationale.

La réaction eut lieu assez vite par le fait des mouvements régionaux.

Régionalisme, Régionalisme critique

Le régionalisme architectural désigne une architecture qui puise sa logique dans le contexte local auquel elle appartient et son inspiration dans les formes de l'architecture vernaculaire.

Elle revendique un lien avec la nature, manifesté par la présence d'un potager, l'usage de matériaux locaux et une préférence pour la construction isolée de type maison de campagne.

Ce mouvement, l'héritier de la tradition pittoresque, se développe en France et particulièrement en Angleterre au début du 19^{ème} siècle, sous l'influence de personnages tels que John Ruskin ou William Morris.

En France, Viollet-le-Duc ou Gottfried Semper en Allemagne comptent parmi les figures liées au mouvement régionaliste.

Ils se font défenseurs d'une architecture de l'authenticité, qui réfute le trop plein d'ornementation du pittoresque.

Cette tendance reflète une nouvelle manière de vivre de la société.

On recherche une plus grande proximité avec la nature et il n'est plus considéré important d'entretenir des liens de voisinages.

Ainsi cette tendance se manifeste souvent dans la construction de villas individuelles situées à la campagne ou dans des banlieues pavillonnaires.

La notion de « régionalisme critique » est nettement plus récente.

C'est en 1978 que Alexander Tzonis et Liane Lefaivre introduisent le terme pour la première fois, constatant dans la production architecturale de l'époque un retour d'attitudes régionalistes, après que ce courant fut oublié par l'essor du modernisme.

Le régionalisme critique se veut une alternative aux solutions architecturales hybrides du post modernisme.

Il s'inscrit dans une architecture contemporaine, tout en cherchant à tisser des liens avec son contexte géographique et culturel.

Tzonis et Lefaivre distinguent cette tendance du régionalisme précité et des sens qui lui ont été attribués par la particule critique.

«Le régionalisme critique désigne une approche du design qui donne la priorité plutôt qu'aux dogmes universels.»

Il s'agit d'une approche de bas en haut qui reconnaît la valeur de l'identité d'une situation culturelle, sociale ».

Le concept de paysage s'inscrit dans les débats

« Le paysage contient de l'histoire. Les gens ont toujours habité et travaillé dans le paysage. Parfois, le paysage en souffre. Pourtant, en bien ou en mal, l'histoire de notre relation avec la terre est inscrite dans le paysage et c'est pourquoi nous parlons de paysage culturel »

La perception du paysage

L'approche phénoménologique de la perception des paysages décrit la manière dont on perçoit un paysage. On peut citer l'approche décrite par Maarten Jacobs, qui distingue trois facteurs biologiques, culturels et individuels.

Le premier des facteurs décrit la préférence naturelle que nous avons pour certains paysages.

Cette préférence serait liée à certaines caractéristiques physiques du paysage, provoquant une réponse émotionnelle automatique, sans qu'un apprentissage préalable ait conditionnée cette réaction. De telles dispositions génétiques se seraient développées au cours de l'évolution.

Deuxième facteur évident qui conditionne notre relation au paysage : notre bagage culturel.

Nous définirons ici la « culture » comme un ensemble de vues et habitudes visuelles collectives.

Parmi les facteurs culturels historiques et sociologiques expliquent les préférences, on trouve aussi les factures historiques et sociologiques qui expliquent les préférences de certaines populations pour des paysages ou lieux particuliers.

Notre expérience d'une culture occidentale conditionne notre rapport aux espaces naturels, notre appartenance à une culture nationale influe sur notre perception de certains milieux (par exemple, la forêt a acquis pour les polonais une connotation nationaliste suite à la deuxième guerre mondiale où elle fut le refuge des résistants.

On peut aussi expliquer la valeur apportée au paysage de la campagne par le fait qu'il suit un archétype pictural du paysage de valeur.

Au contraire, les paysages « ordinaires » de la banlieue ne sont souvent même pas considérés comme des paysages en tant que tel par la majorité.

Ce qui peut s'expliquer par l'absence de « *modèles visuels dans la mémoire culturelle visuelle qui peuvent jouer le rôle de référence pour les apprécier et les élever dans la catégorie des paysages* ».

Enfin, dans *Landscape and Memory*, Simon Schama insiste sur le rôle des mythes dans l'imaginaire collectif.

Au même titre que notre tradition du paysage est le résultat d'une culture commune, « *c'est aussi une tradition construire sur un riche gisement de mythes, mémoires, et obsessions. Les cultes que l'on nous dit de chercher dans les cultures autochtones, ceux des forêts primitives, de la rivière de la vie, de la montagne sacrée, sont en fait en vie si nous savons où les chercher* ».

Le troisième élément influençant notre perception regroupe les facteurs qui ont trait à notre individualité : les facteurs individuels.

Ce sont essentiellement les dispositions mentales qui résultent de nos expériences passées, de nos préférences.

Nous sommes émotionnellement liés à certains lieux, certains paysages selon qu'ils sont associé à un environnement, une période de la vie, des événements personnels.

La mémoire des territoires de notre enfance, le souvenir font partie des factures individuels qui vont nous conduire à valoriser un paysage plutôt qu'un autre selon qu'il est associé positivement ou négativement à une histoire personnelle.

Ainsi donc ; après ce pèlerinage sémantique, nous pouvons considérer que le paysage est à la charnière de deux autres concepts : l'identité et l'idéologie.

I - Paysage et identité

Dans un contexte général de pertes des repères, l'unité culturelle nationale, qui ressortait d'ailleurs de l'ordre du symbole politique, ne fournit plus aux membres de la société un sentiment d'appartenance ou d'identification. C'est pourquoi la défense des identités, ce que Irving Fleischer a appelé le droit de rester soi-même, joue un rôle essentiel dans l'espace public.

Or le paysage constitue un élément de mémoire collective.

Christophe Lush a bien montré la différence entre la nostalgie qui idéalise le passé et la mémoire nécessaire à l'identité.

La nostalgie évoque un passé à jamais révolu, la mémoire envisage le passé, le présent et le futur comme continu. Le paysage ressort de la mémoire car il s'inscrit dans l'histoire, se vit au présent et il porte au futur.

Le paysage peut être construit, concret, imaginaire ou imaginé, il peut être en transformation, en devenir, il peut être interprété ou réinterprété, bref, il est porteur d'une identité qui le structure.

Cela est vrai des paysages ordinaires, comme des paysages remarquables.

A/ Identité et paysages ordinaires

Il s'agit de paysages plus banals, dirais-je quotidiens.

Il se caractérise par une relation qui, tissée dans la quotidienneté, renvoie à une plus grande proximité, subjectivité et à une appréciation souvent dénuée de qualification esthétique.

Au-delà de la qualité esthétique, ce sont en effet d'autres valeurs, plus fortes encore, qui lient les habitants aux paysages, de leurs lieux de vie.

Habiter le paysage ordinaire et identité

L'étalement urbain n'épargne donc aucune de ces communes où se sont multipliés, ces dernières années, lotissements et zones d'activités en tout genre.

Paysage et identité habitante : l'expression d'une connivence entre les habitants et leurs lieux de vie.

Les manifestations d'un sentiment identitaire susceptibles d'accompagner les discours des habitants sur leur paysage quotidien, ne renvoient pas à la simple expression d'une identité des lieux.

Elles impliquent l'individu en tant qu'habitant de ces lieux, soulignant ainsi l'existence d'une véritable identité habitante.

Gilles Sautter (1979) y lit l'instauration d'une forme de « connivence » pour reprendre ses termes, des habitants avec les lieux où ils habitent et qu'ils habitent. Leur paysage quotidien se constituerait en « paysage miroir ».

Plusieurs niveaux d'expression d'une identité habitante associée à certains éléments du paysage quotidien peuvent en effet être répertoriés dans les discours.

Le premier niveau correspond à l'expression d'une identité de groupe, à savoir une identité susceptible d'être partagée.

C'est ce que nous nommons « l'identité nous » à laquelle coïncident les paysages d'un « être nous ».

Le niveau d'expression de la relation identité/paysage s'étend donc de la reconnaissance d'une identité habitante locale (qu'il y ait sentiment d'appartenance ou non à cette identité collective) à la reconnaissance d'une identité individuelle (que celle-ci soit en partie partagée, ou non, par d'autres individualités).

Les paysages « rassemblent ».

Pour Gilles Sautter en effet, « dire qu'une communauté locale ou un groupe plus large se reconnaissent dans le paysage où ils vivent, habitent et travaillent est un truisme ».

Il considère le paysage comme le « prolongement et en même temps reflet d'une société, quelle qu'en soit l'échelle, point d'appui offert aux individus pour se penser dans la différence avec d'autres paysages et d'autres sociétés : l'identification est certaine.

On peut seulement discuter de la nature du lien qui fonde l'assimilation : purement mental, noué au hasard d'une rencontre des hommes et des lieux, puis consolidé par l'habitude ou renforcé d'un travail des hommes sur les lieux.

La dimension du sentiment d'appartenance est différente pour les paysages remarquables ou spectaculaires.

B/ identité et paysages remarquables

Ces paysages ont participé à la construction des identités nationales, qui ont été consacrés par l'art et que recherchent les touristes en quête d'une expérience paysagère.

Les paysages sont rares ou exceptionnels, porteurs de sens historique.

Il en est ainsi du paysage méditerranéen et des parcs.

Elysée Reclus fut le premier géographe à faire de la Méditerranée un objet d'étude autonome, qualifiait ce milieu des terres, de « *grand agent médiateur qui modère les climats de toutes les contrées riveraines ainsi l'accès...* ».

Une mer substance qui sert à l'échange (idée largement reprise par Braudel).

Le regard qu'il porte sur la mer, se déplace alors d'une définition géophysique restreinte à la prise de conscience d'un espace historique, économique et culturel.

Il est aujourd'hui associé à une mer, à un climat, à une végétation, à des paysages... mais aussi à un monde.

Un étalement urbain, souvent anarchique, lié à la forte croissance démographique des villes.

Tous les paramètres sont réunis pour nous autoriser à parler de « crise ».

En ce qui concerne la crise des paysages méditerranéens, le phénomène déclenchant semble être le départ des populations rurales vers les villes au cours du XX^{ème} siècle.

Pour Michel Serres, l'épuisement brutal de la population est l'une des ruptures les plus importantes et les plus rares du XX^{ème} siècle puisqu'elle termine une ère du Néolithique, il y a 10.000 ans.

On connaît très bien les conséquences sur les paysages méditerranéens.

Un étalement urbain, souvent anarchique lié à la forte croissance démographique des villes.

Une « fermeture » des milieux naturels, que l'on qualifie souvent de « remontée biologique » : maturation des forêts, embroussaillage des garrigues par la reconstitution des structures pré-forestières et colonisation des prairies et pâtures par les ligneux, favorisées par la déprise rurale et l'abandon des pratiques traditionnelles qui s'est accélérée à partir des années 1970.

Un climat marqué à la fois par des étés très chauds et très secs, aggravant le risque d'incendies de forêt.

Un enrichissement des espaces agricoles, conséquence des diverses crises de la viticulture, de l'arboriculture et plus récemment du maraichage.

Un climat marqué à la fois par des étés très chauds et très secs, aggravant le risque d'incendie de forêts que par des précipitations automnales, violentes est imprévisibles, générant un risque fort d'inondation.

Les scientifiques qualifient la fermeture des milieux, consécutives au dépeuplement des espaces ruraux comme l'une des caractéristiques majeures de l'évolution actuelle des paysages méditerranéens.

C'est d'ailleurs sur ce point que l'on peut insister sur le lien entre paysage et flore.

D'abord cantonné dans les localités sèches, hauteurs rocheuses, falaises, calcaires compacts, le chêne vert prend une grande extension vers -2500, tandis qu'à sa suite se mettent en place les formes de végétation aujourd'hui considérées comme naturelles » : pelouses, landes, garrigues et maquis.

Au fil des millénaires, la poursuite et l'intensification de l'action humaine sur les espaces en permanence ou temporairement incultes orienteront les milieux méditerranéens vers leur physionomie actuelle, déjà établie pour une bonne part au moment de la conquête des Gaules.

Les Romains en fourniront la terminologie globale aux géographes : *ager* pour les terres cultivées, *saltus*, espace intermédiaire dévolu au pacage, de la friche périagricole aux bois en passant par la lande, *silva*, l'espace forestier proprement dit.

Dans les anciennes campagnes méditerranéennes, l'allié feu prélève des tributs qui n'affectent guère l'économie de subsistance, ne concernent que très rarement le voisinage des habitants. Entre la ferme, le hameau, le village et les milieux boisés, les terres cultivées et le domaine pastoral font un large espace de sécurité où les flammes ne pénètrent pas.

L'évolution récente de nos sociétés complique dramatiquement la situation.

L'abandon, depuis la fin du XIX^e siècle, d'une grande partie du parcellaire cultivé des terres sèches, « déprise » qui se précipite après 1914-1918, entraîne une expansion quasiment explosive de la végétation pionnière, telle que le paysage méridional en est complètement transformé.

En Provence, le pin d'Alep passe de 36.000 ha à plus de 124.000 ha, des années 1870 à la Grande Guerre.

Disparaît l'espace protecteur naguère instauré par le champ et le domaine pastoral ; la lande et la forêt cernent désormais les lieux habités.

Là-dessus, en quelques décennies, la ville plaque ses envies de vacances au soleil, de siestes à l'ombre, de maisons dans les bois.

La grande migration urbaine réoccupe sans trop le savoir l'ancien domaine agricole devenu au pire broussaille, au mieux pinède.

Tous les espaces méditerranéens valorisés par l'épithète « naturel » sont aujourd'hui dans un état de tension extrême dont les incendies traduisent les moments de rupture obligée. Ils souffrent d'une schizophrénie essentielle.

A de vastes territoires non constructibles, à peu près dépourvus de rentabilité propre, pinèdes, taillis et maquis, dont le produit faible ou nul décourage toute velléité de valorisation privée, s'accrochent des marges urbanisées ou convoitées comme urbanisables à forte valeur foncière/spéculative, exposées à la frénésie bâtisseuse, qui usent en même temps du prétexte de la nature voisine pour justifier le coût du mètre carré.

On comprend alors que le paysage est aujourd'hui l'objet d'une approche idéologique.

II - Paysage et idéologies

Là encore deux types d'idéologies se confrontent face à une société qu'elles qualifient de marchande et post moderniste, qu'elles querellent car cette société selon elles démantèle les valeurs symboliques au profit de la simple et neutre valeur monétaire.

On ne vend plus une propriété mais des mètres carrés.

Pour ces idéologies le système urbain capitaliste poursuit un idéal de fluidité, de circulation, de nomadisme qui ne peut s'accommoder du poids des données culturelles ou durables, tout ce qui se rapporte à la transcendance, qui de la nature, qui de l'histoire n'a plus de valeur marchande.

Ainsi en contrepoint se pose une idéologie de la décroissance et une idéologie des racines, l'une et l'autre s'emparent du paysage pour en faire un allié.

A / Idéologie de la décroissance et paysage

Il est deux manières assez antithétiques de concevoir l'écologie.

Selon l'approche « réformiste », il s'agit d'envisager un simple aménagement du développement techno-économique de la planète, sans contester dans ses principes l'idéologie de la croissance et du progrès.

Selon l'approche « alternative », les revers de deux siècles de révolution industrielle sont les conséquences logiques et non accidentelles d'une conception faussée des rapports de l'homme et de la nature.

Doivent alors être remis en question l'anthropocentrisme et l'utilitarisme modernes, c'est-à-dire la recherche systématique du meilleur intérêt de l'homme au détriment du monde qui l'entourne.

C'est la seconde vision qui interpelle le paysage.

Au lieu de se borner à évaluer le coût financier des risques, à déterminer des taux de pollution supportables, à multiplier les pénalités, taxations et autres réglementations, il s'agirait de repenser entièrement le mode actuel de société et le problème de la place de l'homme dans la nature, d'en finir avec l'hégémonie

du productivisme et de la raison instrumentale en rompant avec la religion de la croissance.

Aux Etats-Unis, cet écologisme radical s'inspire des thèses avancées dès 1949 par le célèbre naturaliste et forestier Aldo Léopold.

Dans sa variante la plus « modérée », l'homme est posé comme partie intégrante d'un tout « cosmique » dont on ne saurait l'abstraire.

Il professe que la nature mérite d'être protégé indépendamment de l' « utilité » qu'elle présente pour l'homme.

L'un des courants les plus radicaux qui se situent dans cette optique est celui de l'Ecologie profonde, apparu à la fin des années soixante-dix et dont les principaux représentants sont le Norvégien Arne Naess et l'Américain Bill Devall.

L'Ecologie profonde prône une « sagesse » centrée sur la nature qui vise à restaurer des rapports de symbiose harmonieuse entre tous les vivants.

Pour Giovanni Filoramo, l'Ecologie profonde peut-être définie « comme une tentative d'ordonner ontologiquement homme et nature, dans le but de créer une façon nouvelle de penser et d'agir.

Arne Naess a introduit le terme d'« écosophie ».

Cette « sagesse écologique », la réalisation de soi.

L'« écosophie » semble par-là ressusciter l'idéal de la *Vita contemplativa*.

Dans ce contexte le paysage devient l'incarnation de la nature et désormais ce sera la campagne dans la ville.

Il est vrai que l'approche réformiste fait de son côté une autre analyse du paysage.

Il constitue l'exigence d'un rééquilibrage entre l'urbain et la nature ; il est marqué d'une prise de conscience mais il n'est pas la fin de l'urbain.

B/ L'idéologie des racines est peut-être plus complexe.

L'impulsion des passions et des racines vient du même désir, de la même angoisse : qui suis-je, ? en quoi réside mon être ?

Paul Ricoeur s'interroge avec Legoff « que signifie rester le même à travers le temps ».

Or, de tous les repères qui répondent à cette question, le paysage en est un qui peut se situer dans le temps et dans l'espace.

En ce sens, il est un lien culturel, un producteur de longévité car il est reçu des ancêtres ou s'inscrit dans un patrimoine en devenir.

Il est un lieu à partager.

Certains au nom des racines le sacralisent (Barres et la montagne sacrée), comme ils ont propension à sacraliser les origines ou leur place dans la ville.

Cependant le paysage comme le patrimoine sont des processus créatifs, vivants

Le paysage est fragile comme les idéalités, il nous appartient de vouloir rester soi mais non pas comme des momies que d'autres retrouveront comme témoins d'une histoire disparue.